

paraissait être abandonnée par son propriétaire au ravage du temps, et à la déprédation des passants. Les portes, les fenêtres, la toiture, tout menaçait ruine et indiquait que c'était là l'asile de la pauvreté, de la désolation et de la misère sous toutes ses formes.

Ce contraste était trop saisissant pour nous laisser indifférent.

A quelque distance de là nous entrâmes chez un ami, et nous mîmes son amitié à contribution, pour être pleinement renseigné sur les deux propriétaires dont les champs et les maisons offraient une différence si marquée, à première vue. Notre ami se prêta complaisamment à notre exigence et nous donna tous les détails que nous pouvions raisonnablement exiger.

« Cher ami, nous dit-il, permettez que je passe sous silence le nom du propriétaire de la maison, et du champ dont la vue vous attristait ; c'est la seule condition que je mets à mon récit.

« Les deux cultivateurs, auxquels vous vous intéressez, ont reçu en héritage des terres semblables en tout, sous le rapport de l'étendue et de la qualité du sol. Quand ils ont reçu ces terres de leur père ils se trouvaient dans des conditions analogues ; même âge, même force, même apparence de santé ; de sorte que s'il nous eût fallu nous prononcer d'avance sur l'avenir de ces deux voisins, il eût été difficile d'accorder la préférence à l'un ou à l'autre. Aujourd'hui c'est tâche plus facile. L'un est riche, l'autre est pauvre, l'un est heureux, l'autre est malheureux. Le secret de ce contraste se trouve dans leur conduite. Le premier a toutes les qualités qui procurent le succès, l'autre a tous les défauts qui ruinent les plus belles espérances. Le premier est vigilant et actif. A cinq heures en été, à cinq heures et demie en hiver, il a rempli ses devoirs religieux et part pour le travail. Son pas est ferme et assuré. Sa figure annonce le contentement et le bon vouloir. En le voyant on est forcé de se dire : cet homme aime le travail et tous les objets qui lui appartiennent. Si vous pénétrez à sa suite, dans son étable, vous êtes frappé de l'ordre parfait qui règne partout. Tous les animaux paraissent à l'aise et proclament, par leur emboupoint, leur propreté, leur apparence de force, la vigilance et les soins du maître. Si de là vous passez au champ, vous reconnaissez aussitôt que c'est le même esprit qui a présidé à tous les travaux, la même main qui les a exécutés. La terre dans toute son étendue est égoutée par des fossés profonds, elle est engraisée abondamment ; les pierres en ont été enlevées, avec soin et ont servi à élever autour d'une partie de ce champ, une clôture qui durera autant que le propriétaire. Enfin de l'ordre et des soins apportés partout.

« Quant à l'autre voisin, on dirait qu'il met toute son application à faire le contraire de ce que nous venons de voir. D'abord la paresse le tient au lit jusqu'à six heures et demie ou sept heures en été, et huit heures en hiver. Toute sa prière se borne à répéter machinalement quelques mots appris dans l'enfance. Le travail lui pèse comme la souffrance, il l'entreprend le plus tard possible. Sa démarche est pesante et languissante, son air triste et abattu. Si vous entrez avec lui dans l'étable, vous apercevrez le désordre de toute part. C'est un véritable sans-dessus-dessous. Les animaux sont maigres et dégoutants.

de malpropreté. Les objets à leur usage sont étendus ça et là sur le pavé. Le pauvre malheureux, il fait tout avec brusquerie, humeur, il jure, s'emporte et ne paraît pas maître de lui-même ; voilà pourquoi, sans doute, tous ses actes sont faits à rebours. Ses animaux n'ont pour se désaltérer qu'une eau croupie, ou épaisse de graines, de poussière. Ses harnais, ses colliers, ses voitures, sont dans un si grand désordre qu'il ne parvient que difficilement à atteler ses chevaux pour les voyages ou le travail. Un coup-d'œil sur son champ maintenant. Vous apercevrez d'abord les parties basses de la terre, enfouies sous l'eau, des fossés remplis ou protégés contre les eaux par une haute levée. Des rigoles point, des raies à fleur-de-terre et en zig-zag, partout des amas de pierres. Les clôtures menacent ruine, elles sont tantôt privées d'une perche, tantôt de deux, de trois, etc. Pauvre terre, pauvres animaux ! qu'ils sont dignes de pitié !!

« Pour nous remettre des impressions pénibles, causées par la vue de tant de désordre, revenons au premier et suivons-le à sa demeure. A son arrivée la joie éclate partout, sa petite famille se groupe autour de lui. Sa compagne interrompt un instant ses travaux et essaie de dédommager son mari de ses labeurs par son sourire le plus gracieux, sa voix la plus douce. Tout vous plaît dans cet intérieur, car tout est d'une grande propreté, tout est à sa place. Les enfants vous les aimez dès le premier abord, tant ils sont convenablement mis et propres, tant ils sont bien élevés, polis et soumis. Vous reconnaissez aussitôt que la mère leur a donné tous ses soins et qu'elle fait en dedans de cette demeure ce que le mari fait au dehors, qu'elle est la reine de cette petite famille, autant que le père en est le roi, mais en même temps que cette royauté est la plus douce, la plus paternelle qu'il soit possible d'imaginer. O heureux père, heureuse mère ! Que leur sort est digne d'envie !!

« Revenons encore au second et rendons-nous avec lui à sa demeure. Tout fait peine à voir. Mari, femme, enfants, tous sont mal-vêtus, sont malpropres. Les objets du ménage n'inspirent pas moins de dégoût. Les ustensiles de table sont partout, excepté où ils devraient être. Ajoutez à cela les jurons du mari, les emportements de la femme, les cris des enfants et vous aurez un portrait fidèle de toutes les déplorables conséquences du désordre.

« N'allez pas croire que le premier, qui réunit tant et de si louables qualités, les obscurcisse par la mesquinerie ou l'avarice. Au contraire sa maison est ouverte à tous les nécessiteux, sa bourse l'est également à toutes les bonnes œuvres, si bien qu'on l'appelle dans toute la paroisse *le père des pauvres, la providence de tous ceux qui souffrent*. Son voisin, au contraire, qui n'a jamais su secourir une misère, est aujourd'hui dans la position de plutôt recevoir que de donner. Le premier est sobre, et vit loin des fêtes mondaines ; le second, au contraire, n'aime rien qu'à les fêtes prolongées et vide souvent sa bouteille, mais aussi casse souvent les verres. — Mais pour en finir avec eux, voilà en deux mots où leur conduite si opposée les a conduits tous deux. Le premier, avec ses épargnes et son économie, a pu acquérir un second champ, aussi grand que celui qu'il a reçu en héritage. Il